

Rien que la terre

La passion de la liberté, si elle a conduit Luiz Ferraz à s'éloigner de son Brésil natal, a aussi donné un sens nouveau à l'injonction biblique d'embrasser la terre entière pour la féconder et en exalter la beauté, car, se riant des frontières, c'est en poète et en voyageur que l'artiste a décidé depuis longtemps de l'habiter, consacrant, par sa peinture au lyrisme puissant, ses noces avec elle.

La terre qu'il chante, quel que soit le site géographique retenu au cours de ses pérégrinations, n'est pas celle vaincue et absorbée par les villes tentaculaires où on lui a défendu de respirer, c'est celle des splendeurs arides ou humides, terre gorgée de couleurs, qui frémit comme une chair sous les assauts d'une lumière presque matérielle. L'homme n'y est jamais physiquement présent. C'est, si l'on peut dire, la Terre-mère des origines célébrée par Hésiode dans la Théogonie, ou mieux encore, celle que les premiers philosophes grecs ont osé penser poétiquement dans la rencontre de quatre éléments. C'est une terre toujours pénétrée de silence, celui des espaces infinis, un silence qui distille une indicible angoisse, par sa transparence aérienne et sa dureté de cristal, mais peut-être aussi parce qu'il est rendu plus profond par l'effet des vues plongeantes qu'affectionne l'artiste. Chose étonnante, c'est ce silence, une des magies de cette peinture, qui aiguise notre perception des œuvres et nous contraint à une intimité presque mystique avec une matière généreuse souvent travaillée à la spatule. Le regard s'attache alors au détail, il se fait amoureux, glisse sur des traces qu'un rythme hésitant dispute au chaos, s'accroche à des reliefs tourmentés, ou s'enfonce dans des crevasses remplies d'ombre et de cendre. C'est un bouillonnement de formes, comme entretenu par une fermentation de tons chauds. Une sensualité ardente affleure, et l'on se surprend à penser que dans ces coins perdus de terre, privilégiés par l'artiste pour lui servir de « motif », un dieu antique doit encore se cacher.

Les toiles les plus récentes de Luiz Ferraz offrent des visions dantesques de terre ravagée par le passage d'un ouragan de feu ; visions d'étendues dévastées que l'on imagine être sans limite, malgré le cadre du tableau. C'est un pêle-mêle douloureux d'écroulements de matières informes aux couleurs réveillées par l'alchimie de l'embrasement, couleurs d'ambre fauve et d'or échappées d'un enfer, mais en attente peut-être d'une nouvelle aurore. Tout n'est plus que plaie vive, comme celle des grands brûlés. Cette terre souffre dans sa chair, une chair meurtrie, en loques, qui a pris ici d'ardents reflets de braise et de métal en fusion. Aussi l'artiste a-t-il eu recours, pour cette série de peintures, outre la poudre de marbre habituelle, à d'autres substances, telles la poussière de bronze et la pierre ponce broyée ou, plus insolites, les plastiques froissés, les débris de grillage et, plus curieux encore, l'écorce noircie

d'eucalyptus. Le résultat est une explosion barbare de couleurs et de formes qui seule, paradoxalement, pouvait rendre la désolation sans égale de la terre incendiée.

Ce faisant, l'artiste nous laisse deviner, non pas l'amour qu'il porte à la terre, et que nous connaissons bien, mais la fascination déjà ancienne qu'exerce sur lui cette terre lorsqu'elle se présente en particulier dans un état-limite. Qu'il s'agisse en effet de déserts balayés par les vents, de mine à ciel ouvert abandonnée, de l'épiderme enflammé d'une coulée de lave, d'une terre saisie par les glaces ou s'ouvrant dans les convulsions d'un enfantement, c'est toujours la terre capable des extrêmes qui inspire l'artiste. Sa peinture veut être à l'écoute des moments de dissonances et de ruptures, car les forces antagoniques qui habitent la nature s'y montrent dans toute la véhémence de leurs jeux aveugles. C'est alors que l'ordre de la belle apparence apollinienne est mis en défaut, et que la terre semble se complaire dans un effroyable mélange de cruauté et de volupté, de souffrance et de joie, de vie et de mort. Une ivresse qui est bien au-delà du bien et du mal, et que Luiz Ferraz, par ses œuvres, parvient à élever à la jubilation esthétique. Mais nous entrons là sur les terres d'une métaphysique et de ce Dieu caché qui ne peut-être que Dionysos.

Fernand Fournier, Paris, Février 2011